

LE MONDE COMMI

Léance se tenait droit devant son ennemi. Les quelques mèches blond pâle échappées de son catogan volaient doucement devant ses yeux. Son regard bleu acier était dur et froid. Plus aucune once de pitié pour son adversaire, plus aucun remords, plus aucun doute, car cette horrible créature venait de perpétrer un acte qui ne méritait que la mort.

— Tu n’aurais jamais dû t’en prendre à la princesse Élaora, murmura-t-il dans un souffle, c’était là ta dernière erreur.

Léance chargea droit sur le torse du gnoffon de l’empereur et c’est à ce moment précis que...

Une sonnerie de GSM retentit, sortant Sonia de sa concentration.

— Allô ? dit-elle froidement à la personne qui osait la déranger durant son travail.

— Ma chérie ! répondit une voix qu’elle connaissait très bien. Je ne te dérange pas au moins ?

— Pas du tout, mamy... J’étais juste en train d’écrire une scène de bataille et...

— Encore ton roman ! la coupa-t-elle.

Sonia soupira. La voix de sa grand-mère était remplie de désapprobation. Elle n’avait jamais supporté que sa petite-fille se consacre à l’écriture après de hautes études en littérature et un diplôme obtenu avec mention. Mais l’écriture était la passion de Sonia et son personnage principal, le chevalier Léance, prince des elfes des hautes montagnes de Dragos, combattant les gnoffons de l’empereur noir, était célèbre.

— Mamy, c’est mon job et tu sais combien il me tient à cœur, ajouta Sonia par habitude.

Tout ce qu’elle pouvait dire ou faire pour défendre son travail laissait sa grand-mère totalement indifférente.

— Je ne t’ai pas téléphoné pour te parler de ton ignoble passe-temps, mais pour quelque chose de bien plus important. Je veux que tu viennes me rejoindre à l’hôpital dès demain matin à la première heure... le docteur aimerait nous parler.

— Mamy, ton état a empiré ? demanda Sonia, paniquée.

Depuis quelque temps, les médecins avaient repéré chez sa grand-mère un problème sanguin qui les laissait perplexes. Sonia s’était inquiétée tout de suite mais sa grand-mère semblait prendre la chose à la légère, en proclamant haut et fort que si son heure était arrivée, les médecins ne pourraient rien y changer.

— Je n’en sais rien, reprit cette dernière, il n’a rien voulu me dire par téléphone. Je compte sur toi demain.

Et elle raccrocha. Son ton était cassant comme d’habitude, mais derrière cette froideur et cette distance, elle cachait en fait une grande fragilité.

Sonia se cala dans son siège. Elle fixa de nouveau son écran et relut la dernière phrase : Léance chargea droit sur le torse du gnoffon de l'empereur et c'est à ce moment précis que... que... que...
quoi en fait ?

Sonia ferma les yeux et des images lui vinrent à l'esprit : une forêt en automne, un jeune homme blond et magnifique, un château, des flammes, une course parmi les arbres, une grande lumière et puis... le noir, le vide...

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, rien n'avait changé et le curseur sur l'écran de l'ordinateur clignotait toujours à côté du même mot et sa grand-mère était toujours malade.

— Léance, aide-moi un peu, que vas-tu faire maintenant pour venger les blessures de ta belle ? dit-elle doucement.

Mais son héros ne répondit pas. Elle soupira, sauvegarda le travail de sa journée puis éteignit son ordinateur. Léance ne lui apporterait aucune solution, ni dans ce monde, ni dans celui de son roman.

— Je deviens vraiment folle, voilà que je parle à mon personnage de papier...

Avant de se coucher, Sonia regarda par la fenêtre. La rue était vide, une pluie fine mouillait tout et transformait le sol en une matière miroitante sous la lumière des réverbères. Une rue banale dans une ville banale. Sonia repensa alors à ses « visions » comme elle les appelait. C'était plus fort qu'un simple rêve. Cela ressemblait plutôt à des souvenirs, des souvenirs très lointains et qui semblaient ne pas appartenir à ce monde. En fait, c'étaient ses romans qui prenaient vie dans ses visions. Voilà pourquoi elle disait qu'elle devenait folle. Aucune personne saine d'esprit ne pouvait croire à de pareilles fadaïses même si elles semblaient très réalistes.

Elle sirota une tasse de chocolat chaud en regardant tomber la pluie. Puis, se précipitant sous sa couette, elle s'endormit aussitôt.

— Ce n'est pas grave mais c'est sérieux... Vous avez une anémie sévère, madame Belmont, et aussi étrange que cela puisse paraître, aucune des transfusions que nous vous avons faites ne vous a soulagée. Vous avez un groupe sanguin rare. Voilà pourquoi j'ai fait venir votre petite-fille, je me suis dit qu'en utilisant le sang d'un membre de la famille, nous...

— NON ! cria la grand-mère de Sonia, il n'en est pas question !

— Voyons mamy, cela pourrait te sauver la vie ! intervint sa petite-fille.

— Il s'agit juste de quelques analyses, nous allons déterminer son groupe sanguin, et nous pourrions, par la même occasion, vérifier certaines similitudes au niveau des globules rouges et des marqueurs génétiques, précisa le médecin.

— Je ne veux pas que l'on... te fasse mal pour moi, répondit-elle après un moment d'hésitation.

— Mamy, s'énerva Sonia, donner son sang n'a rien de dramatique ! Je ne vais pas subir l'ablation d'un organe vital et si cela peut t'aider...

— Je le pense vraiment, soutint le médecin.

— Je ne...

— Tu n'as rien à me dire à ce sujet, se déchaîna Sonia, je suis majeure et vaccinée et si je décide de te donner mon sang, tu ne pourras pas m'en empêcher !

La grand-mère de Sonia cacha son visage dans ses mains. Quand elle releva la tête, toute angoisse avait quitté son visage. Elle présentait cette même expression calme et sévère de duègne espagnole que Sonia connaissait depuis son enfance. Isaure avait déjà la même expression lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle allait désormais vivre avec elle pendant que ses parents feraient des fouilles au Népal. Puis de nouveau, lorsqu'elle lui avait dit que ses parents avaient refait leur vie loin d'elles et ne souhaitaient plus revenir. Le masque des révélations déplaisantes s'affichait sur le visage de sa grand-mère et Sonia savait que cela ne laissait rien présager de bon.

— J'aimerais parler à ma petite-fille seule à seule, s'il vous plaît, dit-elle au médecin médusé qui ne comprenait pas du tout comment une simple prise de sang avait pu contrarier à ce point sa patiente.

Il opina doucement de la tête puis sortit sans mot dire. Elle se tourna alors vers Sonia et plongea son regard noir dans les yeux vert émeraude de sa descendante.

— Ce que je vais te dire va te bouleverser, dit-elle d'une voix mal assurée, et pourtant, il est temps que tu saches la vérité.

Elle reprit son souffle comme pour se préparer à courir un sprint et ajouta :

— Je ne suis pas celle que tu crois, Sonia, et toi non plus, tu n'es pas celle que tu crois...

Elle s'arrêta pour observer la réaction de sa petite-fille. Cette dernière la regardait d'un air incrédule.

— Je sais que tu me crois folle, reprit-elle d'une voix plus forte, mais je n'ai pas perdu la raison. Je refuse que tu me donnes de ton sang car cela ne servirait à rien, nous n'avons pas le même. Je pense qu'il est préférable que tu l'apprennes de ma bouche plutôt que de celle du médecin.

— Apprendre quoi ? demanda Sonia interloquée. Les personnes d'une même famille n'ont pas forcément toutes le même groupe sanguin. Et le médecin veut tout simplement faire des analyses sur mon sang avant d'envisager tout traitement.

— Mais tu joues les idiots exprès ou juste pour me pousser à bout ? reprit sa grand-mère exaspérée. Nous ne sommes pas de la même famille. Pire, ton sang me tuerait !

Ce fut le tour de Sonia d'être à bout de nerfs et c'est en criant qu'elle répondit :

— C'est moi l'idiote ?! Te rends-tu compte que tes propos n'ont ni queue, ni tête ? Pas de la même famille ? Mon sang te tuer ? Jusqu'où es-tu prête à aller pour que je ne puisse pas t'aider ? La grand-mère se leva, prête à crier elle aussi. Elle ne paraissait pas son âge, en cet instant surtout. Elle était encore svelte et en bonne forme malgré son anémie. Mais soudain, elle se rassit et se calma. C'est d'une voix douce qu'elle répondit :

— Ma chérie, je te protège depuis ton plus jeune âge. Tes parents, cependant, ne voulaient pas que notre attachement puisse leur porter préjudice et ils ne prévoyaient certainement pas tous les événements qui nous ont conduits jusqu'ici... Je ne suis pas ta grand-mère, Sonia, mais ta nourrice ! Ton sang est le même que celui de tous les membres de ta famille, mais moi, je n'en fais pas partie. Je ne suis rien, juste une fille du peuple, employée par tes parents, la seule chose qui soit vraie est que je m'appelle bien Isaure. L'anémie que je développe... cette maladie... est « programmée » ; il s'agit d'un poison qui ne peut être neutralisé que par ceux qui l'ont placé là : ton père et ta mère. Malheureusement, ils sont morts il y a de ça des années...

— Je ne peux pas le croire, ça n'existe pas dans la réalité tout ça ! Une nourrice, une fille du peuple... Du poison dans les veines, les médecins qui ne savent rien faire... On se croirait dans un de mes romans, mamy !

— Précisément, Sonia... Tes romans sont la seule trace qu'il te reste de ta vraie vie. Je t'ai fait quitter ton monde natal pour te sauver la vie. Je pensais que rien ne pourrait nous arriver ici. Mais tes souvenirs t'ont rattrapée, tout comme le poison dans mes veines.

— Je ne te crois pas, dit Sonia abasourdie, ça ne peut pas être vrai... Et mes parents, morts ? NON...

— Tu veux des preuves, cracha sa grand-mère, et bien, je vais t'en donner. Retourne chez moi, monte dans le grenier et place-toi devant l'ancien miroir. Tu auras toutes les preuves que tu veux ! Elle ne rajouta rien et se tourna vers la fenêtre. Son regard se perdit dans le lointain. Bien plus loin même que la réalité.

— Mamy... murmura Sonia.

Personne ne lui répondit. Elle se heurtait, à présent, à un mur de glace et de silence.

Elle sortit sans ajouter un mot. Ses mains tremblaient. Elle ne savait plus ce qu'elle devait faire.

Comme un automate, elle se rendit à la maison de campagne de sa grand-mère. C'est là qu'elle avait passé son enfance et son adolescence. C'est là aussi, en contemplant le grand miroir dans la chambre de sa grand-mère, qu'elle avait créé son premier roman. Car c'est dans cette glace qu'étaient apparues ses premières visions. Il lui avait fallu plusieurs années de thérapie pour se convaincre que ce monde n'existait pas réellement. À présent, sa propre grand-mère, qui avait fait disparaître le miroir après ces événements, qui lui avait trouvé un bon psychiatre et qui l'avait éloignée même de la maison pour éviter ces folies, venait de lui demander de provoquer ce phénomène étrange. Elle ne savait plus que croire, elle ne savait plus que faire.

Elle se gara dans la cour recouverte de gravier et posa sa tête contre le volant. Ensuite, elle sortit

lentement de la voiture. Elle avait la sensation que chacun de ses pas lui coûtait un effort surhumain.

Elle arriva devant la porte lorsque son téléphone se mit à vibrer. Elle n'avait pas l'intention de décrocher mais elle s'aperçut qu'il s'agissait de Daniel, son fiancé. Elle lui avait laissé un message la veille, lui indiquant qu'elle se rendait à l'hôpital avec sa grand-mère, mais depuis elle ne lui avait plus donné aucune nouvelle. En décrochant, elle perçut tout de suite de l'inquiétude dans sa voix. Elle n'eut pas le temps de lui expliquer, il lui coupa la parole.

— Je sais tout...

— Ça Daniel, je n'en suis pas certaine, répondit-elle sceptique.

— Je viens de téléphoner à ta grand-mère... tu es partie pour le domaine, n'est-ce pas ?

— Je peux savoir ce qu'elle a pu te raconter pour te mettre dans un état pareil ? interrogea la jeune femme.

— Des conneries... Tu es à la recherche de la vérité sur ton passé... Il ne faut plus compter sur notre mariage et encore plein d'autres élucubrations. Alors, je fais une croix sur tout cela ou pas ?

— Daniel, tu es stupide ! Comment peux-tu imaginer un instant...

— Je sais, je sais... j'ai paniqué... J'arrive !

— Non, ça ne sert à rien... Il a raccroché ! s'énerma-t-elle.

Sonia était furieuse. Pourtant, Daniel était le seul être humain à s'être intéressé à elle depuis la fin de ses études. Il la comprenait, l'encourageait dans son œuvre et la protégeait... même un peu trop. Sa grand-mère avait raison, Daniel décidait très souvent pour elle. Elle comprenait qu'il soit inquiet, mais elle n'avait pas envie de l'avoir dans les pieds pour découvrir la vérité sur ses origines, surtout s'il s'agissait d'une sorte de psychose de sa grand-mère. Daniel ne se priverait pas d'utiliser ce prétexte pour faire passer Isaure pour folle et la discréditer aux yeux de tous. Le jeune homme était architecte et ambitieux. Ils s'étaient rencontrés lorsqu'il était venu faire une offre de rachat de la propriété de famille qui, selon lui, était une merveille historique et architecturale. Il est vrai que cette immense demeure aux épais murs de pierre était unique de par sa position isolée en pleine campagne et ses fondations datant du bas Moyen-âge, mais elle avait toujours fait un peu peur à Sonia. Comme si elle et le dernier membre de sa famille n'étaient pas acceptés par ces murs antiques.

Daniel et sa grand-mère s'étaient détestés dès le premier regard. Et la cour assidue du jeune homme n'avait pas arrangé les choses. Isaure avait souvent dit qu'il l'avait eue à l'usure et pour une seule raison : par la fille, parvenir à la maison ! Peut-être avait-elle raison. Mais depuis, Sonia avait apprécié la protection de Daniel. Sa façon de diriger leur relation l'avait instaurée dans une agréable confiance aveugle. De plus, toutes ses anciennes amies l'avaient félicitée de son choix : un beau jeune-homme aux cheveux bruns, au regard noisette et au portefeuille bien garni était pour elles le meilleur parti que Sonia puisse trouver. Elle avait préféré leur vision optimiste des choses et avait accepté sa demande en mariage.

Mais aujourd'hui, elle n'avait plus envie de se laisser diriger. Elle voulait connaître la vérité. Elle ouvrit précipitamment la porte et monta directement au grenier. En agissant assez vite, elle aurait terminé avant l'arrivée de Daniel. La porte du grenier grinça sur ses gonds. Des toiles d'araignées déplacées par les mouvements d'air subits retombèrent comme de petits parachutes. Sonia entendit de légers grattements dans un coin et espéra que l'habitant dérangé avait davantage le format de la souris que celui du castor. Elle repéra le miroir dans un coin sombre, recouvert d'un drap blanc, tel un linceul. Délicatement, elle fit glisser le drap le long de la vitre polie. Lorsqu'il tomba sur le sol, il souleva un nuage de poussière qui la fit tousser et pleurer. Lorsqu'elle put ouvrir de nouveau les yeux, elle le vit, parfaitement identique à ses souvenirs. Massif, noir, avec d'étranges symboles dorés sur le pourtour, une glace élançée et si fine qu'on se demandait comment elle résistait aux vibrations d'une simple voix. Sonia se plaça devant son reflet et plissa les yeux pour essayer d'apercevoir quelque chose, juste une petite vision.

Elle resta tout d'abord sans rien dire, sans esquisser le moindre mouvement, mais rien ne se produisit. Elle commença à se demander si Daniel n'avait pas raison à propos de la santé mentale de sa grand-mère. Elle caressa doucement le cadre du miroir comme pour s'assurer qu'il était bien réel. À ce moment, les dorures se mirent à briller et les écritures, jusqu'alors cryptographiques, devinrent

parfaitement lisibles pour Sonia. Stupéfaite, elle ne put s'empêcher d'en prononcer les mots à haute voix :

— *Toi qui cherches la vérité, passe donc de l'autre côté, mais pour tout ce qui pourrait t'arriver, n'en tiens pas rigueur au miroir d'Auriclée.*

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle se sentit aspirée vers le miroir. Elle tendit les mains devant elle pour amortir le choc de sa rencontre avec la glace et fut surprise de ressentir une sensation de froid l'envelopper et la pénétrer. Elle ferma les yeux par réflexe plus que par peur et lorsqu'elle les rouvrit, elle se trouvait au milieu d'une pièce richement décorée. Les murs de pierres brutes de couleur ocre étaient rehaussés de tapisseries et de cadres anciens vantant de hardis combats de chevaliers. Dans la haute cheminée, un bon feu réconfortait l'atmosphère. Sonia, bouche-bée, tourna plusieurs fois sur elle-même et se pinça même le bras pour être certaine de ne pas rêver.

— Une chose est sûre, dit-elle à mi-voix, j'ai quitté le grenier de ma grand-mère.

Daniel venait d'arriver dans le grenier. Il regarda autour de lui. À part une souris qui grignotait de vieux magazines, il n'y avait personne. Il aperçut le miroir découvert et s'en approcha. Il comprit immédiatement ce qui le troublait : le miroir ne reflétait pas son image. Un sentiment de malaise grandissant le fit reculer. Son pied rencontra alors un objet métallique. Il se pencha et ramassa une fine bague en or surmontée d'une perle. Il connaissait bien ce bijou, car c'est lui qui l'avait offert à Sonia, il y avait de cela six mois, pour leurs fiançailles. L'avait-elle laissé à cet endroit comme un signe, une balise ? Cela signifiait sans aucun doute que Sonia était passée par là. Par contre, Daniel n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait maintenant être.